

Rose, N.A., *The Gentile Zionists. A Study in Anglo-Zionist Diplomacy 1929-1939*, Frank Cass, Londres, 1973, 242 p.

Robert H. Keyserlingk

Volume 6, Number 4, 1975

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/700625ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/700625ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Keyserlingk, R. H. (1975). Review of [Rose, N.A., *The Gentile Zionists. A Study in Anglo-Zionist Diplomacy 1929-1939*, Frank Cass, Londres, 1973, 242 p.] *Études internationales*, 6(4), 581–583. <https://doi.org/10.7202/700625ar>

ciété étatsunienne dans la période '60-70, et montre comment celles-ci ont entraîné à leur tour des modifications au niveau de la structure du pouvoir – dont le *managerial primacy* du Pentagone.

Selon nous, les meilleurs chapitres (II, III et IV) sont ceux que Melman consacre à l'analyse détaillée de la structure du *new state-management* et du système complexe de contrôle qu'il exerce, à toutes fins pratiques, dans tous les domaines : déségrégation, éducation, logement, activités économiques, affaires internationales... Le chapitre IV sur la cooptation par le Pentagone, des universités et des centres de recherche aux États-Unis et ailleurs, « au nom de la sécurité nationale », nous paraît particulièrement riche en données et en enseignements... Il en est de même des chapitres V et VII sur l'idéologie publique vs la pratique quotidienne de l'institution.

Les chapitres VI et VIII analysent le coût social et politique du « réflexe contre-révolutionnaire » (p. 140) aux États-Unis, et plus spécifiquement par rapport à la « gestion » de la guerre du Viêt-nam et de l'intervention yankee à Cuba et en République dominicaine. L'auteur voit dans ces événements la confirmation partielle de sa thèse, à savoir la psychose de pouvoir du *state-management*.

Enfin, dans le dernier chapitre (IX) de son livre, l'auteur se demande si l'on peut faire échec à la structure du pouvoir qui s'est installée dans le Pentagone. Après avoir énuméré les forces qui ont toujours appuyé et légitimité le pouvoir et qui ont intérêt à le défendre jusqu'au bout (par exemple, les 12 000 employés et les 20 000 professionnels de centres de recherche universitaires ; les conservateurs autant que les intellectuels libéraux ou gauchisants ; les parlementaires qui représentent des districts où le Pentagone « crée des jobs »), l'auteur compte sur ceux qui partagent « les valeurs 'humanistes' et de liberté individuelle » (p. 224) pour s'y opposer activement !

En résumé, la structure théorique de l'œuvre nous paraît faible. Le concept clé de l'auteur – le *new state-management* – n'est nulle part défini de façon claire et précise. Par ailleurs, la discussion, autrement intéressante, du « nouvel impérialisme du Pentagone » (pp. 8-9 et 224) laisse à désirer. Enfin, l'auteur nous paraît gratuitement obsédé par la psychose du pouvoir – i.e., multiplication et élargissement des sources de *contrôle* – qui, en fin de compte, constitue, selon lui, la raison d'être du *new state-management*. À quoi sert le pouvoir ? À produire d'autres sources de pouvoir... *ad infinitum* !

Compte tenu de ces réserves, *Pentagon Capitalism* est un livre important. L'auteur décrit le fonctionnement du système militariste étatsunien en connaissance de cause, et étaye ses conclusions de données historiques et statistiques sérieuses. On y retrouve à la fois le style alerte et irrévérencieux d'un Wright Mills et le geste accusateur d'un Zola.

Daniel GAY

Département de sociologie,
Université Laval

ROSE, N. A., *The Gentile Zionists. A Study in Anglo-Zionist Diplomacy 1929-1939*, Frank Cass, Londres, 1973, 242p.

L'auteur, maître de conférence en relations internationales à l'Université hébraïque de Jérusalem, nous offre une étude sérieuse de la diplomatie anglo-zioniste des années trente. En dépit du titre, l'ouvrage ne traite pas uniquement des « Gentils », à moins qu'ils ne soient des amis ou protagonistes du héros principal de l'œuvre, Chaim Weizmann. L'auteur a recouru à deux sources principales : en premier lieu, aux documents des amis de celui-ci, et à celle qui a fait d'ailleurs le sujet du précédent ouvrage de l'au-

teur, Mrs. Blanche Dugdale, et en second lieu, aux écrits de Chaim Weizmann lui-même, lesquels constituent le lien primordial entre le mouvement sioniste en Angleterre et le gouvernement anglais.

Nous avons là un récit bien documenté des négociations et de la correspondance entre les sionistes de l'entourage de Weizmann et le gouvernement anglais, principalement entre les événements de Palestine de 1929 et le Livre Blanc de 1939. Cela nous renseigne abondamment quant à l'influence à la baisse des sionistes sur le gouvernement anglais au cours de cette période. Alors qu'en 1930 la Palestine constitue encore un problème de peu d'importance pour ce gouvernement, des éléments majeurs s'y greffent dès 1935. C'est que la position de l'Angleterre dans la sphère méditerranéenne commence à s'affaiblir parce que l'Italie s'ingère dans cette zone et que les relations anglo-italiennes deviennent tendues. Au moment où la guerre menace de se déclencher, la position de la Palestine qui voisine l'Égypte et la route vers l'Inde rend ce territoire stratégiquement important, obligeant alors l'Angleterre à restreindre de beaucoup ses possibilités de combler les souhaits et volontés des sionistes.

L'auteur analyse bien ce qui, vers les années trente, transforme la position stratégique palestinienne en une préoccupation internationale. Il est assez intéressant de comprendre les explications qu'il donne au sujet du Livre Blanc de 1939, cela pour des raisons stratégiques, bien entendu. On considère généralement ce Livre Blanc comme le point brûlant des relations anglo-sionistes. Toutefois, Rose prétend que la crise réelle n'éclata qu'après la Deuxième Guerre, lorsque le gouvernement anglais refusa de rescinder la politique du Livre Blanc de MacDonald de 1939.

Cette lutte de Weizmann et des sionistes pour compléter la division de la Palestine articule principalement le récit de

l'auteur. Et c'est par cette lutte que l'auteur peut scruter et analyser le caractère et les tactiques de Weizmann ainsi qu'apporter quelques critiques. Parce que, selon l'assertion de Rose, Weizmann avait alors adopté quelques traits bien anglais, notamment le pragmatisme et la modération, il se révèle que son approche auprès des politiciens de l'Angleterre était trop faible. À la vérité, c'est sa foi en la nation juive qui plut aux Anglais, et fût-ce son approche plus forte et mieux articulée, Weizmann eût obtenu un appui plus décisif aux demandes sionistes. À la fois son assimilation à la vie et à la mentalité anglaises, de même que son amitié pour eux, en plus de sa retenue, ont concouru assez paradoxalement à contrer le succès de ses pressions politiques.

On peut faire deux reproches à cet ouvrage : le premier, au sujet de Weizmann et du sionisme, le second, à cause de son style. Dans l'ensemble, les différences entre Juifs et sionistes n'apparaissent pas bien définies, car Weizmann eut de sérieuses difficultés à faire partager ses vues quant à la constitution d'un État juif. D'ailleurs, ces difficultés causèrent sa défaite de 1931 lors des élections, et même son éclipse jusqu'en 1935. Le style et le plan de l'ouvrage prêtent à confusion. Le livre commence aussitôt avec l'étude détaillée de la crise de 1929 et de ses résultats, notamment au sujet du Livre Blanc de Passfield (1931) sans que l'auteur se préoccupe d'offrir au lecteur un tableau général de la situation ou de présenter les principaux acteurs de cette période. De plus, il n'offre que peu de résumés, même succincts et suffisamment clairs, des livres blancs, rapports ou lettres dont il est fait mention. Assez étrangement d'ailleurs, quelques-uns des chapitres intermédiaires (V, VI et VII) traitant de la division de la Palestine et des stratégies politiques auraient pu constituer la meilleure introduction qui soit et, en conséquence, auraient dû figurer au début du livre.

Toutefois et malgré ces reproches, ce livre contribue à éclairer de façon valable, non seulement ceux qui furent les adeptes enthousiastes du sionisme en Angleterre mais encore la stratégie conjuguée de Weizmann-Dugdale touchant cette épineuse question.

Robert H. KEYSERLINGK

*Département d'histoire,
Université d'Ottawa*

RUYER, Raymond, *Les nuisances idéologiques*, Calmann-Lévy, Paris, 1972.

En France, une coupe de cheveux équivaut à une affirmation politique, et de la jaquette de ce livre, le professeur Ruyer jette un regard furieux avec ses cheveux courts et ses lèvres pincées, « pur et dur » (quoique légèrement myope...) de réalité, et cela se reflète tout au long de son ouvrage, qu'on pourrait interpréter comme le dernier coup de la foudre d'un universitaire provincial fort distingué de l'école ancienne contre la révolte inquiétante de Mai 1968. De l'extérieur, il est évident que l'auteur a très peu de sympathie pour la majorité des jeunes de France, pour leurs aspirations, leurs idéals, leur style de vie et leurs idées, et qu'il ne manifeste que du mépris pour les « maîtres » anciens tels Marcuse et Sartre, lesquels, il imagine, concentrent leurs efforts démagogiques directs sur cette même génération des dernières années.

Visant dans ce livre à diriger ses attaques contre les « épidémies idéologiques » qui sont « les pestes noires de notre temps » (p. 307), en fait, celui-ci accroît la fusillade dans cette guerre de générations que l'on constate dans les universités et lycées de France, et aussi dans l'Église française. Le grief principal qu'a le professeur Ruyer contre les idéologies contemporaines réside dans cette accusation de n'avoir que peu ou pas du tout de

respect pour la « vérité objective », pour une analyse réaliste, rationnelle et scientifique, pour les lois sociales, et parce qu'elles sont destructrices ; il apporte à ce propos un vaste échantillon d'illustrations et d'exemples d'aberrations irrationnelles et de leurs conséquences.

Mais que peut-il opposer en fait de lois sociales et de normes réalistes aux obscurcissements et au négativisme de ces idéologies ? Relativement au *sexe*, il note que la révolution sexuelle peut « objectivement » être envisagée comme une incitation au suicide de la race (p. 127). « La pilule semble devoir être, pour les Américains, beaucoup plus fatale que la bombe atomique ne l'a été pour les Japonais » (p. 130). Quant à la *situation féminine* : « Il y a quelque chose de pathétique lorsque les femmes... contre leur instinct de servantes de la vie sociale ordonnée et tranquillement créatrice, s'obligent à suivre les hommes... dans leurs pires insanités idéologiques... » (p. 135). « Profondément, les femmes sont indifférentes aux idéologies » (p. 136). « Mais leur place normale serait dans les Églises par lesquelles elles pourraient exprimer leur pouvoir moral... Un clergé catholique marié... n'aurait pas permis les zigzags idéologiques incohérents du catholicisme contemporain ? » (p. 136)

Comme on se doit de l'attendre, l'auteur défend la *famille*. « L'artisanat vital » de la société, l'unité dans laquelle la vie de l'homme « acquiert un sens » où l'homme « prend encore rôle, mais un rôle de roi... » (pp. 144-45)... (En France, ces jours-ci, lorsqu'un auteur défend la famille, il adopte lui-même une position politique tout autant qu'il le fait par sa coupe de cheveux.) Voilà ce qu'il dit des *révolutionnaires* : « La Révolution française a été faite par les hallucinés de la Raison-rejoignant-la-Nature... les jeunes contestataires – et aussi Sartre – ressemblent aux délires de la fièvre. » (p. 52) Et sur l'*éducation* : « On a déjà l'expérience des dégâts, équivalents à ceux d'une Grande